

Archeologie identitaire et construction politique chez Kogălniceanu et Bălcescu

Marton, Silvia

Veröffentlichungsversion / Published Version
Zeitschriftenartikel / journal article

Empfohlene Zitierung / Suggested Citation:

Marton, S. (2005). Archeologie identitaire et construction politique chez Kogălniceanu et Bălcescu. *Studia Politica: Romanian Political Science Review*, 5(4), 879-889. <https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:0168-ssoar-56155-3>

Nutzungsbedingungen:

Dieser Text wird unter einer CC BY-NC-ND Lizenz (Namensnennung-Nicht-kommerziell-Keine Bearbeitung) zur Verfügung gestellt. Nähere Auskünfte zu den CC-Lizenzen finden Sie hier:
<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/1.0/deed.de>

Terms of use:

This document is made available under a CC BY-NC-ND Licence (Attribution-Non Commercial-NoDerivatives). For more Information see:
<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/1.0>

Archéologie identitaire et construction politique chez Kogălniceanu et Bălcescu*

SILVIA MARTON

Cet article se propose d'étudier la manière dont est définie la nation dans quelques articles et brochures programmatiques des années 1840-1850 et dans deux ouvrages historiques¹ importants des deux représentants majeurs de la génération quarante-huitarde: Mihail Kogălniceanu de Moldavie et Nicolae Bălcescu de Valachie – historiens, écrivains et hommes politiques, acteurs importants de la révolution de 1848 dans les deux provinces.

Cette démarche trouve tout son sens si elle est placée dans la question-cadre de toute la génération quarante-huitarde roumaine, imprégnée des idéaux libéraux du «printemps des peuples», à savoir «qui sommes-nous?». Kogălniceanu et Bălcescu ont exprimé le plus systématiquement les arguments, communs à leur génération, pour justifier l'État-nation². L'étude essayera de démontrer la manière dont l'archéologie identitaire s'est retrouvée au service du projet politique de construction de l'État-nation.

1848 incarne la première véritable architecture de la mémoire constitutionnelle collective roumaine. Son expression politique ne tardera pas à venir: unification de la Moldavie et de la Valachie en 1859, guerre d'indépendance en 1877 et formation de la Grande Roumanie en 1918. Les quarante-huitards ont établi les bases du discours modernisateur et ils ont été les premiers idéologues nationalistes dans la culture roumaine – point de départ des débats entre traditionalistes et modernistes.

La stratégie de la construction de l'État-nation des quarante-huitards roumains a été formulée en quelques idées-clefs: démontrer les particularités des Roumains qui les séparent de leurs voisins (éventuellement «orientaux»), et notamment de l'occupant turc, et les rattachent depuis toujours à l'Europe «civilisée», idée justifiée à son tour par leur descendance prestigieuse des Daces et des Romains, par leur latinité dans une «mer slave». Le tout, pour justifier la construction de l'État-nation: de l'héritage de l'ancien régime³, les quarante-huitards ont retenu

* Ce texte a été présenté aux Journées d'études «Des Balkans au Moyen-Orient. Héritages d'hier, crises d'aujourd'hui: regards croisés sur l'espace post-ottoman», EHESS, Paris, les 6 et 7 mai 2004.

¹ Ces ouvrages historiques sont: Mihail KOGĂLNICEANU, *Histoire de la Valachie, de la Moldavie et des Valaques transdanubiens* (1837), in *Opere*, vol. II, *Scrieri istorice*, Ed. Academiei R.S.R., București, 1976; Nicolae BĂLCESCU, *Romîniî supt Mihai-Voevod Viteazul* (rédigé en 1851-52, publié en 1862), in IDEM, *Opere alese*, édition de Andrei Rusu, vol. II, *Scrieri istorice și sociale*, Ed. de Stat pentru Literatură și Artă, București, 1960.

² L'État-nation (spécifique à l'Europe Centrale et Orientale, où la conception ethnique de la nation est à la base de la revendication étatique et territoriale), et non pas l'État national (développé en Occident, où les rapports politiques à un territoire et à un souverain ont prévalu dans la cristallisation du sentiment d'appartenance de la population), selon une distinction établie et expliquée par Anthony D. SMITH, *The Ethnic Origins of Nations*, Blackwell, Oxford, 1999, pp. 139-142.

³ C'est-à-dire le régime phanariote.

l'activité mise au service de la nation; ils ont fait l'éloge de la lutte pour l'indépendance nationale; ils ont glorifié l'origine latine du peuple roumain et ils ont rejeté la culture qui rappelait le «turco-phanariotisme»; ils ont mis en valeur la création des masses, le folklore. En parallèle, ils ont travaillé à moderniser (à «illustrer») la langue roumaine, expression symbolique d'une stratégie de l'exclusion¹ lors de la construction de la nation. Cette auto-évaluation est allée de pair avec la réinvention de la tradition et avec le culte de la conscience historique nationale et, surtout, a signifié appliquer rétroactivement au passé les idées du XIX^e siècle. L'archéologie identitaire entamée par la génération de 1848 a engendré des auto-images ayant une valeur opératoire aujourd'hui encore lors de la demande d'adhésion à l'Union Européenne².

Cette étude essaiera de situer les textes de Kogălniceanu et de Bălcescu dans leur contexte intellectuel et leur cadre discursif afin de réussir à comprendre les concepts, les distinctions des auteurs et leur manière de voir les choses³. Elle s'inscrit, par sa dimension sociopolitique, dans une approche suivant laquelle le politique englobe le social, parce que les actions historiques seraient orientées par les pensées et les discours politiques⁴.

Cette démarche prend cadre, à partir de l'étude de ce cas spécifique, dans la problématique beaucoup plus large de la constitution progressive des États-nations dans le cadre de l'Empire ottoman.

La nation

Dans la préface de son ouvrage de jeunesse, *Histoire de la Valachie, de la Moldavie et des Valaques transdanubiens*, rédigé en français et publié en 1837, Kogălniceanu considérait qu'il était impérieusement nécessaire de rédiger une histoire nationale: «Étant le premier de ma nation qui ait entrepris une si grande œuvre, je sens moi-même la difficulté de ma tâche», dans la mesure où «nous n'avons pas encore une seule histoire complète et systématique sur les Roumains»⁵. Il expliqua ainsi sa démarche:

«Déjà trois ans sont passés depuis que j'ai quitté la Moldavie; depuis lors j'ai parcouru toute l'Allemagne et une partie de la France. Partout j'ai trouvé que l'on ne possédait pas les moindres notions vraies sur la Valachie et la Moldavie; on connaît à peine leur position géographique; quant à leur histoire, leurs usages, leurs institutions, leurs malheurs, c'est ce qui est ignoré même des plus savants [...] Dans ce siècle de lumières, on regarde encore les Moldaves et les Valaques comme un peuple sauvage, abruti, indigne de la

¹ Miroslav HROCH, *The Social Interpretation of Linguistic Demands in European National Movements*, European University Institute, Badia Fiesolana, Firenze, 1994, p. 37.

² J'ai développé ces idées dans «La rhétorique diplomatique roumaine: risques et avantages, 1999-2002», in Alexandra IONESCU, Odette TOMESCU-HATTO (éd.), *Politique et société dans la Roumanie postcommuniste*, L'Harmattan, coll. «Logiques politiques», Paris, 2004, pp. 287-307.

³ C'est la méthode intertextuelle d'analyse des textes défendue par Quentin SKINNER, *Visions of Politics*. Vol. I, *Regarding Method*, Cambridge University Press, Cambridge, 2002.

⁴ Yves DELOYE, Bernard VOUTAT (sous la dir.), *Faire de la science politique. Pour une analyse socio-historique du politique*, Belin, Paris, 2002, p. 22; Pierre ROSANVALLON, *Le sacre du citoyen. Histoire du suffrage universel en France*, Gallimard, Paris, p. 23.

⁵ M. KOGĂLNICEANU, *Histoire de la Valachie, de la Moldavie et des Valaques transdanubiens...* cit., p. 45.

liberté. Et d'où vient cette opinion générale, mais injuste? C'est que les indigènes, réduits au silence par un siècle et demi de tyrannie, n'ont pas élevé la voix pour se défendre contre la calomnie, c'est qu'ils ont courbé la tête et ont laissé dire toutes sortes de mensonges aux transfuges de France et d'Allemagne, lesquels, après avoir été accueillis en frères par les Moldovaques, ont payé leur hospitalité par des insultes, d'autant plus grandes qu'elles étaient destinées à diriger l'opinion de l'Europe»¹.

Tout comme Kogălniceanu dans son «Introduction» au premier numéro de la revue *Arhiva Românească* (1841)², Bălcescu souligne dans l'introduction à *Puterea armată și arta militară de la întemeierea Principatului Valahiei până acum* (1844)³ le fait que les Roumains n'ont pas encore une histoire nationale:

«Nous n'avons pas une vraie histoire nationale. Elle gît encore sous la poussière des chroniques et des documents contemporains. Personne n'a encore essayé de la déterrer. Tous ceux qui se sont occupés de l'écriture de l'histoire ne nous ont donné que la biographie des souverains. Personne n'a reproduit avec précision les institutions sociales, les idées, les sentiments, les mœurs, le commerce et la culture intellectuelle des temps passés»⁴.

L'impératif de la rédaction d'une histoire nationale nous introduit au cœur de la conception des deux historiens sur la nation. La nation se définit avant tout par la mémoire historique, elle est héritage et ascendance (la terre des ancêtres)⁵, tandis que l'histoire lui confère la grandeur:

«La destinée de nos parents a préparé la nôtre; leurs institutions sont à la base de nos institutions. [Dans l'histoire nationale] nous pourrions voir que pendant les siècles que nous appelons barbares, nos parents ont adopté des institutions basées sur des principes que les écrivains d'aujourd'hui de l'Europe éclairée considèrent comme étant des plus rationnels. En elle nous pourrions voir que les droits saints de l'humanité ont toujours eu des défenseurs dans ce pays [...] S'ils ne nous les ont pas laissées dans leur entièreté, ce n'était pas de leur faute, mais des circonstances difficiles [...] Car ils ont lutté avec courage et ils ont vaincus de nombreux obstacles»⁶.

Dans *Magazin istoric pentru Dacia (Prospect)* (1845), Bălcescu définit le rôle de l'histoire:

«L'histoire est le premier livre d'une nation. En elle la nation voit son passé, son présent et son avenir. Une nation sans histoire est un peuple

¹ *Ibidem*, p. 44.

² M. KOGĂLNICEANU, «Introducere», *Arhiva românească*, I, 1840/1841, pp. III-VIII, *apud* Cornelia BODEA, *1848 la Români. O istorie în date și mărturii*, vol. I, Ed. Științifică și Enciclopedică, București, 1982, pp. 156-157.

³ *Puterea armată și arta militară de la întemeierea Principatului Valahiei până acum* a été la première étude de Bălcescu, publiée en 1844 à Iași par M. Kogălniceanu, d'abord dans la revue *Propășirea*, ensuite en brochure séparée.

⁴ N. BĂLCESCU, *Puterea armată și arta militară de la întemeierea Principatului Valahiei până acum*, in IDEM, *Opere alese*, cit., vol. I, p. 1.

⁵ V. surtout M. KOGĂLNICEANU, *Texte social-politice alese*, Ed. Politică, București, 1967, p. 106.

⁶ N. BĂLCESCU, *Puterea armată și arta militară de la întemeierea Principatului Valahiei...cit.*, p. 1. Bălcescu reconnaît que sa démarche de reconstruire l'histoire du pays est limitée, mais lorsqu'un grand historien acceptera «de prendre sur soi cette grande tâche», «il rendrait le plus grand service à notre patrie» (*Ibidem.*, p. 2).

barbare et malheur au peuple qui a perdu la religion des souvenirs. Nous, le Roumains des trois provinces de la Dacie, nous nous trouvons dans un pareil état. Car de nombreux étrangers et autochtones se sont occupés à écrire notre histoire, mais nous pouvons dire en toute conscience que jusqu'à aujourd'hui nous n'avons pas d'histoire du tout [...] Tous ces historiens, M. Kogălniceanu excepté, ne nous ont donné que la biographie des souverains [...] tandis que la partie la plus intéressante de l'histoire – les institutions, l'industrie, le commerce, la culture intellectuelle et morale, les mœurs et la manière de vivre – est passée sous silence»¹.

Kogălniceanu écrit en des termes semblables:

«Nous devons être fiers de la gloire ancienne de nos ancêtres [...] Les nations, tout comme les hommes, ont leur mission sur la terre et elles sont responsables de leur conduite ici, sur la terre. L'homme est responsable pour ses actions; la nation, pour la gloire qu'elle a acquise, pour la terre qu'on lui a donnée en héritage [...] Il nous faut connaître la mission que Dieu nous a donnée [...] il faut que nous maintenions l'union [...] Il ne nous faut surtout pas oublier le passé, il peut nous sauver de la disparition. Il nous faut respecter et maintenir les traditions ancestrales [...] la langue, notre histoire [...] Que l'histoire roumaine soit notre livre de chevet, le paladin de notre nationalité. Par elle nous apprendrons ce que nous avons accompli et ce qu'il nous reste à accomplir; par elle nous verrons l'avenir, par elle nous serons des Roumains, car l'histoire est la mesure qui nous laisse voir si un peuple progresse [*propășește*] ou s'il reste en retard. Adressez-vous, donc, à l'Histoire, et vous saurez ce que nous sommes, d'où nous venons et où nous allons [...]»².

Les quarante-huitards partaient d'une base idéologique déjà établie³. Il leur restait à démontrer avec des arguments historiques le droit des Roumains de former une nation unitaire du point de vue politique. C'est le recours à l'histoire et à sa réécriture, de même qu'une minutieuse architecture identitaire, qui les fourniront. Bălcescu et Kogălniceanu se sont efforcés de démontrer que l'histoire glorieuse a été dominée par la prédestination nationale des Roumains à se réunir dans un cadre étatique unique. Aussi l'histoire nationale justifie-t-elle l'idéal du présent. Bălcescu écrit dans *Cuvântul preliminaru despre izvoarele istoriei românilor* (1845): «Les Roumains doivent s'appuyer aujourd'hui sur le patriotisme et le courage et gagner plus de constance de caractère. Nous croyons que ces résultats pourraient être obtenus s'ils avaient une bonne histoire nationale»⁴. Les épreuves difficiles du passé, mais aussi sa grandeur, la gloire de «nos parents» sont les témoignages du fait qu'une

«nation qui a gardé sa nationalité à travers tant d'épreuves pendant dix-huit siècles, ne peut plus périr. Cette conviction nous donne plus de confiance en l'avenir et nous encourage à travailler avec plus d'acharnement pour la ré-

¹ N. BĂLCESCU, *Magazin istoric pentru Dacia (Prospect)*, sous la rédaction de M. A.T. Laurian, professeur de philosophie au Collège National de Bucarest, et de N. Bălcescu, in N. BĂLCESCU, *Opere alese*, cit., vol. I, p. 53.

² M. KOGĂLNICEANU, «Introduție» à *Arhiva Românească*, dans IDEM, *Scrieri literare, istorice, politice*, Ed. Tineretului, București, 1967, p. 141.

³ Le Mouvement transylvain de la fin du XVIII^e siècle et ses héritiers avaient démontré l'origine commune des Roumains, l'unité de leur langue, de leur territoire et de leurs institutions et coutumes.

⁴ N. BĂLCESCU, *Cuvântul preliminaru despre izvoarele istoriei românilor*, in IDEM, *Opere alese*, cit., vol. I, p. 58.

forme politique et sociale qui puisse nous rendre dignes d'occuper notre place dans la grande famille des nations européennes »¹.

Il est bien connu que dans l'introduction à *Românii supt Mihai-Voevod Viteazul* (rédigé entre 1851-52, publié en 1862), Bălcescu a présenté le plus clairement sa conception sur l'histoire et la nation. «La mission de l'histoire, écrit l'historien, consiste à nous démontrer cette transformation continue, ce mouvement progressif de l'humanité, ce développement du sentiment et de l'esprit humain, sous toutes leurs formes, à travers le temps et l'espace»². Si l'histoire est la marche de l'humanité vers la perfection, vers la victoire du bien, «chaque nation, tout comme chaque individu, a une mission à accomplir pour l'humanité»³, bien plus encore, «chaque nation a une mission évangélique à accomplir sur la terre»⁴. Par son histoire, une nation doit démontrer ce qu'elle représente «dans le grand livre de la compréhension et de l'histoire de l'humanité»:

«Car nous ne devons pas oublier que, avec toute la sainteté de son droit, il n'est pas suffisant aujourd'hui qu'une nation ait une place sur la carte du monde ou qu'elle demande cette place et sa liberté au nom de la mémoire historique; afin que son droit soit respecté et reconnu par les autres nations, il faut qu'elle puisse prouver le bénéfice qu'elle a apportée et qu'elle peut apporter au monde»⁵.

Selon Bălcescu, l'histoire glorieuse des Roumains jusqu'à l'avènement du règne des Phanariotes démontre leur place et leur rôle dans le monde. En rédigeant l'histoire de Michel le Brave, il ouvre «le livre saint où est écrite la gloire de la Roumanie»⁶, et il commence son ouvrage par une brève histoire de la Moldavie et de la Valachie depuis leur fondation jusqu'au règne de Michel le Brave. «La mission évangélique» des Roumains a été, selon l'historien, leur union dans un État. Il n'hésite pas à découvrir un déterminisme national dans l'histoire des provinces roumaines (il parle, avant la lettre, de «Roumanie») qui a nécessairement mené à l'unité nationale. La Moldavie et la Valachie ont été menacées depuis leur fondation «dans leur nationalité et leur existence politique tantôt par les Hongrois, tantôt par les Polonais. Après de longs combats, ces prétentions ont été anéanties par la vaillance des Roumains»⁷. Après l'arrivée des Turcs, une lutte de quatre siècles a commencé pour les Roumains, «lutte dans laquelle [...] ils se sont sacrifiés comme des martyrs pour la défense de la civilisation contre la barbarie»⁸. L'idée d'unité s'est montrée pour la première fois sous le règne de Mircea l'Ancien, «idée qui sera l'idéal des siècles à venir et de tous nos grands voïvodes»⁹, ensuite les Roumains ont mené «des combats énormes pour la liberté et l'unité nationale», «sous le conseil sage du plus renommé et du plus grand voïvode»¹⁰, Michel le Brave.

¹ *Ibidem*.

² N. BĂLCESCU, *Românii supt Mihai-Voevod Viteazul*, in IDEM, *Opere alese*, cit., vol. II, p. 6.

³ *Ibidem*, p. 6.

⁴ *Ibidem*, p. 7.

⁵ *Ibidem*, p. 8.

⁶ *Ibidem*, p. 17.

⁷ IDEM, *Românii supt Mihai-Voevod Viteazul*, in IDEM, *Opere*, vol. III, Ed. Academiei R.S.R., București, 1986, p. 14.

⁸ IDEM, *Românii supt Mihai-Voevod Viteazul*, in IDEM, *Opere alese*, cit., vol. II, p. 10.

⁹ *Ibidem*, p. 10.

¹⁰ *Ibidem*, p. 17.

Toute l'histoire sur Michel le Brave exprime la persévérance de Bălcescu à démontrer que l'idée d'unité nationale a guidé ses conquêtes et exploits militaires. Bălcescu avait écrit à cet égard:

«La nationalité, bien qu'elle n'eût pas encore à cette époque ce caractère rationnel et idéal qu'elle a acquis de nos jours, était beaucoup plus étendue et puissante comme sentiment populaire. La grande idée de l'unité nationale était, donc, à l'époque, un sentiment populaire»¹.

Pour Kogălniceanu comme pour Bălcescu, les deux termes, «nation» et «nationalité», sont parfois interchangeable. Comme à l'époque le terme «nation» était de plus en plus souvent utilisé pour désigner l'unité nationale, «nationalité» s'est imposée pour désigner des groupes nationaux ou parties d'un même peuple. Bălcescu a attribué au terme «nationalité» le sens de «appartenance à une nation»², mais aussi le sens de «manière d'être» des Roumains. Cette dernière acception est présente chez Bălcescu tout comme chez Kogălniceanu, l'union politique étant la seule capable de préserver la «nationalité».

Convaincu du rôle que l'histoire du peuple roumain se devait de jouer dans les événements politiques qui se déroulaient devant lui et auxquels il dédia toute son activité, Kogălniceanu obtint la permission de soutenir un cours d'histoire nationale à l'Université de Jassy. Le discours inaugural de 1843 de ce cours a eu un grand écho à l'époque et a été plusieurs fois publié:

«Nous avons impérieusement besoin de l'histoire de la patrie pour la protection de nos droits contre les nations étrangères [...] Nos origines ont été niées, notre nom a été falsifié, notre terre a été divisée, nos droits ont été foulés au pied, parce que nous n'avons pas eu la conscience de notre nationalité, parce que nous n'avons pas eu sur quoi fonder nos droits et les défendre»³.

L'histoire des Roumains peut être dignement comparée à l'histoire de tout «peuple contemporain ou ancien», car:

«Nos Voïvodes [...] sur un terrain restreint et avec des moyens réduits, ont accompli des choses grandioses [...] La lutte nationale des Roumains qui, il y a trois siècles, ont défendu l'épée à la main la chrétienté contre toutes les attaques de l'Islam [...] toutes ces figures, tous ces faits, mériteraient l'étonnement des étrangers, si notre histoire était mieux connue [...] L'histoire roumaine a un intérêt encore plus universel. Notre patrie, par une destinée digne de pitié, eut le sort d'être le théâtre des conquêtes et des guerres des étrangers depuis les temps les plus anciens»⁴.

Tout comme son contemporain Bălcescu, Kogălniceanu a appliqué au passé l'idée de la lutte nationale qui aurait guidé l'histoire des Roumains:

¹ N. BĂLCESCU, *Scrieri istorice*, avec une introduction et notes de P.P. Panaitescu, Scrisul Românesc, Craiova, 1930, p. 20.

² Klaus BOCHMANN, «Dezvoltarea vocabularului social-politic român între 1840 și 1850», in *Actele celui de-al XII-lea Congres Internațional de Lingvistică și Filologie Romanică*, extras, Ed. Academiei R.S.R., București, 1970, p. 872.

³ M. KOGĂLNICEANU, «Discours lors de l'ouverture du cours d'histoire nationale à l'Académie Mihăileană» [future Université de Jassy] du 24 novembre 1843, *Opere*, Scrisul Românesc, Craiova, 1930, pp. 80-81.

⁴ *Ibidem*, pp. 82-83.

«Avec la formation des principautés¹ commence l'histoire du moyen âge et elle finit avec leur soumission aux Princes Phanariotes (1716). Cette partie de l'histoire est la vraie histoire des Roumains. Après leur organisation en des États indépendants, nous les voyons lutter contre les peuples voisins pour la préservation de leur nationalité; l'esprit de la victoire et de la conquête ne les a jamais guidés; mais toutes leurs guerres ont eu un but noble et saint: la défense de la patrie et de la tradition [*a legii*]. Dans ces luttes, leur constance, leur courage, leurs exploits, leurs victoires nous semblent fabuleux, si nous les comparons à leur nombre réduit et à leurs moyens réduits. Nous voyons des ennemis dix fois plus puissants qu'eux vaincus et chassés»².

Le cercle est complet dans la démonstration des deux historiens. Le passé glorieux antique et médiéval des Roumains a été suivi par la décadence sous les Turcs et les Phanariotes, mais la renaissance de la nation est rendue possible par la formation de l'État-nation unitaire, celui-ci justifié à son tour par la mémoire pieuse des ancêtres, combattants infatigables pour l'unité de la nation. Bălcescu ne parlait-il pas de la «mission évangélique de chaque nation»? Le passé devient une arme du présent et un guide pour l'avenir. Il s'agit de la «rétroactivité» de l'idée de nation, conçue comme unité géographique, de la langue (équivalence entre langue et nation) et de la race, mais avant tout comme conscience historique. Cette rétroactivité va de pair avec la réécriture de l'histoire, avec son interprétation afin de justifier, par le passé, l'unité de la nation (une ethnie dans un cadre constitutionnel).

Pendant son exil d'après la révolution de 1848, Bălcescu a publié des textes de propagande afin de populariser la cause roumaine soutenue par sa génération. En 1850, à Paris, il a publié son texte le plus important pour cette période, *Mersul revoluției în istoria Românilor*, paru dans la revue des émigrés roumains à Paris, *România Viitoare*. Dans la vision de Bălcescu, les causes de la révolution de 1848 dans les pays roumains étaient «les dix-huit siècles de peine, de souffrances et de travail du peuple roumain sur lui-même. Elle [la révolution de 1848] fut une phase, une évolution historique, naturelle, obligatoire, prévue»³. Dans «le livre de l'Histoire, nous voyons la nation roumaine [...] chercher sans cesse à constituer son unité complète et à s'organiser à l'intérieur selon le principe de l'égalité»⁴. Un bref aperçu de l'histoire des Roumains lui permet de tirer la conclusion suivante:

«Ainsi, nous voyons que par tant d'obstacles, de guerres, de sacrifices, de douleurs, le long des siècles, l'histoire nous montre la révolution qui mène la nation roumaine de progrès en progrès sur la voie de cette loi universelle du développement historique des nations: *l'arrivée au pouvoir de la plèbe*, ou selon notre expression: *la réunification du Roumain, le serf du moyen âge, dans ses droits d'homme, de citoyen et de nation*. En effet, par cet aperçu historique nous vîmes que l'État monarchique ou absolu devint un État des boyards ou aristocratique, ensuite phanariote ou bourgeois (burger) [*sic*], ensuite *ciocoiesc* ou bureaucratique et maintenant il est en train de devenir roumain ou démocratique»⁵.

¹ À la charnière des XIII^e et XIV^e siècles.

² M. KOGĂLNICEANU, «Discours lors de l'ouverture du cours d'histoire nationale »...cit., p. 93.

³ N. BĂLCESCU, *Opere*, vol. I, *Studii și articole*, Ed. Academiei R.P.R., București, 1953, p. 307.

⁴ *Ibidem*, p. 307.

⁵ *Ibidem*, p. 310.

Pour Bălcescu, «la marche de la révolution» est l'évolution du mouvement de libération des Roumains. En 1821, la révolution de Tudor Vladimirescu a été une révolution politique, démocratique, car elle a libéré les Roumains de sous la domination des Phanariotes qui représentaient «une bourgeoisie corrompue, vilaine, étrangère et ennemie» des Roumains¹. La révolution de 1848 a été une révolution sociale ayant eu comme but la suppression des privilèges aristocratiques établis par les Règlements Organiques. La révolution future prévue par Bălcescu sera une révolution nationale car:

«L'unité nationale a été le rêve si cher de nos voïvodes si braves, de tous nos grands hommes, qui incarnèrent en eux l'individualité et la pensée du peuple, afin de la montrer au monde. Pour elle ils vécurent, travaillèrent, souffrirent et moururent [...] Les guerres fréquentes entre la Moldavie et la Valachie n'ont pas eu une autre raison: tout en luttant pour la suprématie, ces pays luttèrent pour l'unité. Mais malheureusement, les princes et les boyards des deux pays, poussés par le sentiment égoïste et individuel, ne se sont pas dit: „Nous sommes tous des Roumains, nous sommes frères, unissons nos pays“, mais il se sont dit „Nous sommes des Moldaves ou des Valaques, soumettons la Moldavie ou la Valachie“. D'ici surgirent des susceptibilités et des alliances fatales, qui empêchèrent la réunification voulue par tous [*de obște dorită*] [...] Le panroumanisme doit être aujourd'hui le but commun de notre activité»².

Son message en faveur de la réunification des Roumains a eu parfois une tonalité messianique:

«Créer une nation! Une nation de frères, de citoyens libres, ceci est, Roumains, le grand devoir saint que Dieu nous a confié [...] Ne permettez pas que vos ennemis vous trompent, ceux qui cherchent maintenant à profiter de vos douleurs afin de vous conduire vers des routes tortueuses [...] Attendez avec patience le jour prédestiné, le jour de la Rédemption»³.

Quelques années plus tard, Kogălniceanu écrivait dans le programme du journal *Steoa Dunării* (1855) ces lignes tout aussi mobilisatrices:

«L'union des Principautés est le souhait vif et logique de la grande majorité des Roumains. *Steoa Dunării* est le journal de l'Union. Le journal ne défend pas une utopie; il défend seulement l'intérêt vital de la patrie. L'Union des Principautés est le seul moyen qui puisse consolider la nationalité des Roumains, de leur donner leur dignité»⁴.

Il a donné une interprétation similaire à l'année 1821:

«Nous devons aux événements de 1821 tout le progrès accompli depuis, car ils ont réveillé notre esprit national [*duhul național*] [...] Et depuis les circonstances extérieures nous sont favorables [...] Kisseleff est chargé de la régénération de la patrie, de la mise en pratique des lois [*pravile*] qui ont comme but de nous transformer en une nation»⁵.

¹ *Ibidem*, p. 308.

² *Ibidem*, p. 311.

³ *Ibidem*, pp. 312-313.

⁴ M. KOGĂLNICEANU, *Opere*, vol. I, Ed. Academiei R.S.R., București, 1974, p. 234.

⁵ *Ibidem*, p. 110.

La «nation» signifie non pas seulement la conscience séculaire de l'unité ethnique, linguistique, culturelle et historique des Roumains, enracinée dans l'histoire. Autour de 1848, la «nation» a également le sens de «peuple dans un État-nation unitaire», ce qui ressort de l'idée «créer une nation» présente chez Bălcescu et Kogălniceanu¹. La nation n'est pas que mémoire et héritage. Pour Bălcescu, conséquent à sa vision sur le progrès historique, la nation est également le résultat de l'évolution vers un État démocratique basé sur le principe de l'égalité (concept ambigu chez Bălcescu), un État dans lequel le peuple est souverain. Les Roumains, réunis dans un seul État, peuvent bénéficier de leurs droits d'hommes, de citoyens, de nation. Dans cette acception, la nation est une communauté de «frères, de citoyens libres», le peuple souverain. L'union reste néanmoins pour Bălcescu la preuve du «panroumanisme». Cette acception est moins claire chez Kogălniceanu. Pour lui aussi, la nation peut être construite par des lois.

Dans la vision des deux historiens, le Roumain ou le citoyen restent, quand ils ne sont pas totalement ignorés, soumis à des êtres collectifs. Autour de 1848, la «patrie» ne signifiait pas seulement la province natale, elle commençait à désigner également «la patrie de tous les Roumains». Dans cette acception, la «patrie» revêt une double signification: soit elle est synonyme de «nation», soit d'«État» (dans ce cas étant synonyme de *țară*, pays de tous les Roumains). À part la nation et la patrie, un autre être collectif fait irruption dans la réflexion politique de Bălcescu: le peuple. Dans *Manualul bunului român* (1851), il distingue entre le peuple ignorant du passé (*norod*, populace) et le peuple du présent, conscient de ses pouvoirs et de ses droits. Le peuple est défini comme «la somme de tous les individus d'un pays», tandis que «les individus ne peuvent progresser et être des frères» que dans une société où le peuple est souverain, c'est-à-dire «maître de lui-même». Lorsque le peuple acquiert la conscience politique de soi-même, à savoir sa souveraineté, il devient une nation².

Pour les deux historiens, la projet politique de construction de l'État-nation est fortement tributaire de l'archéologie identitaire appelée à le justifier. Il reste au-delà de l'individu (ou du citoyen) qui est contraint de laisser la place à des entités qui le dépassent et lui sont extérieures: la famille et la terre ancestrale, l'histoire commune, la patrie, et même l'humanité et la Providence. En outre, ce projet politique prend «la forme d'une anticipation du passé», l'avenir étant pensé comme retour au passé et non pas comme devenir, invention ou nouveauté. Selon cette clé d'interprétation, la modernité roumaine est vécue par les élites comme pouvoir sur le discours politique, «la projection théorique de l'avenir est appelée à discipliner l'action»³. Aussi la construction de l'État-nation est-elle un processus condamné à l'inachèvement (d'où son potentiel conflictuel).

¹ V. également à ce sujet Klaus BOCHMANN, *op. cit.*, p. 872.

² N. BĂLCESCU, «Manualul bunului român. Dialog între un comisar de propagandă și un sătean», in IDEM, *Opere*, vol. I, *Studii și articole*, Ed. Academiei R.S.R., București, 1953, pp. 350, 352. Ce «Manuel» est la traduction et l'adaptation de la brochure de Charles RENOUVIER, *Manuel républicain de l'homme et du citoyen*, Paris, 1848.

³ Daniel BARBU, *Bizanț contra Bizanț. Explorări în cultura politică românească*, Nemira, București, 2001, pp. 260-261, 269. Le long de cette étude le terme de «modernisation» fait référence aux transformations économiques, institutionnelles, sociales, mais aussi aux «couches denses» de comportements, d'attitudes et de pratiques, définition reprise de Daniel BARBU, *op. cit.*, pp. 259-260. Pour une définition plus réductive de cette notion – la modernisation représente les changements politiques et sociaux qui ont accompagné le développement économique et

«*Tirk oder Griech*»

La question «qui sommes-nous?» surgit dans le contexte¹ de tout un travail critique d'auto-évaluation identitaire – comme une possible explication du besoin ressenti à l'époque pour se lancer dans l'archéologie identitaire.

Dans la perception occidentale², la Valachie et la Moldavie occupaient une position intermédiaire incertaine entre l'Orient et l'Europe, dans un espace dont la composition ethnique a été rendue encore plus compliquée par la conquête ottomane. Au XVIII^e siècle, les Valaques furent placés dans un *miscuglio* de peuples, dans la masse informe du *Tirk oder Griech*³. À part l'interchangeabilité des caractéristiques attribuées indifféremment au Turc ou au Grec, la perception des Valaques et des Moldaves sous dominations turque et phanariote a été contaminée par cette image non-différenciée du *Tirk oder Griech*. La perception occidentale resta au XIX^e siècle tributaire de la contamination des stéréotypes attribués aux Turcs et aux Grecs. Il a fallu attendre les mouvements de libération nationale du début du XIX^e siècle pour que le Sud-Est européen eût acquis son individualité et pour qu'il puisse démontrer au reste de l'Europe qu'il ne représentait pas uniquement le monde grec ou l'empire ottoman.

L'auto-perception des quarante-huitards roumains a coïncidé avec la perception occidentale: les Roumains sont en retard par rapport à la civilisation occidentale, ils se trouvent encore aux frontières de l'Asie et de l'Europe; la faute en revient en grande partie, sinon en exclusivité, à l'occupation turque et phanariote. La formation de l'État-nation était considérée comme l'un des moyens de rattraper le retard par rapport à l'Occident. Aussi la latinité ne fut-elle pas affirmée uniquement pour démontrer l'appartenance depuis toujours des Roumains à l'Europe: elle était le moyen de justifier leur droit à l'unité politique, le moyen de démontrer le particularisme ethnique. Ce dernier devait les débarrasser de l'étiquette orientale ou turque et se constituer en critère de différenciation par rapport aux voisins. Le culte de la conscience historique, la construction des lieux de mémoire, la reconsidération de la tradition avaient la même tâche de justifier l'État-nation: autant d'éléments de l'archéologie identitaire, mise au service de la construction politique de l'État-nation, chez Kogălniceanu et Bălcescu.

technique des sociétés occidentales –, mais consacrée, Reinhard BENDIX, *Nation-building & Citizenship. Studies of Our Changing Social Order*, revised edition, Transaction Publishers, New Brunswick & London, 1996, pp. 6-7.

¹ Dans l'acception donnée au terme par François FURET, «Concepts juridiques et conjoncture révolutionnaire», *Annales ESC*, no. 6, 1992, p. 1186: «Par contexte, j'entends le mouvement des idées, la situation politique et sociale, le rapport des forces et des partis, la présence ou l'absence de grands leaders d'opinion [...] En d'autres termes, l'historien ne saurait [...] se dérober à la question: qu'ont-ils voulu?».

² Je reprendrai ici brièvement les conclusions de ma dissertation de DEA sur la perception des voyageurs Français, Britanniques et de langue allemande sur les Roumains pendant les dernières décennies du XVIII^e siècle et les premières décennies du XIX^e siècle à travers les récits de voyage et les articles de presse (mémoire de DEA en Études Européennes à l'Université d'Amsterdam, *La construction de l'identité nationale roumaine – le débat de la première moitié du XIX^e siècle (essai d'imagologie)*, sous la direction du prof. dr. Joep Leersen et du prof. dr. Bruno Naarden).

³ Cf. Zoran KONSTANTINOVIC, «„Tirk oder Griech“. Zur Kontamination ihrer Epitheta», in Franz K. STANZEL (éd.), *Europäischer Völkspiegel. Imagologisch-ethnographische Studien zu den Völkertafeln des frühen 18. Jahrhunderts*, Universitätsverlag C. Winter, Heidelberg, 1999, pp. 299-314.

Les quarante-huitards, éduqués dans l'esprit des idées occidentales, une fois revenus dans leurs pays, ont abordé la réalité locale avec des yeux différents et parfois avec du mépris, résultats de l'appropriation du discours hégémonique du «centre»¹ – la référence, le standard idéatique et de comportement considéré comme la norme par, et pour le monde civilisé². L'Occident civilisé représentait pour ces élites «occidentalisées» le centre-étalon pour leurs jugements: un centre de symboles, de valeurs et de croyances, et non pas simplement un centre spatial. Il s'agit d'un «modèle»³ européen qui s'impose grâce à sa force historique, économique, politique. Ayant comme toile de fond cette référence, ces élites ont fait une «auto-analyse nationale» critique, provoquée par la comparaison avec cet Occident-centre, et par les attentes, les valeurs et les idéaux qu'ils souhaitaient retrouver dans la société moldave ou valaque. Le résultat de ce processus a été «l'alphabet de transition» dont les différents niveaux – les plus visibles dans le langage – se superposaient, s'entrecroisaient donnant naissance à une société des contrastes⁴.

Aussi la perception sur l'Ancien Régime – l'époque phanariote – est-elle tributaire de ces intellectuels occidentalisés de 1848. Elle soulève la problématique plus large de l'interprétation de l'héritage ottoman par les nations ayant subi cette domination⁵. Cette perception est un lieu commun de l'historiographie roumaine du XIX^e et du XX^e siècles. En analysant leur époque, les quarante-huitards ont découvert le grand défi: l'Ancien Régime mourant laissait peu à peu la place à un monde nouveau compatible avec «l'Europe». Dans cette lutte entre le passé et «le génie d'un siècle» nouveau, le premier exerçait une forte pression en vue de sa conservation. Pour les nouvelles élites laïques du début du XIX^e siècle, l'époque phanariote et celle de la domination turque ont été une période pleine de vices, foncièrement étrangère au caractère des Roumains, en opposition aux temps des règnes autochtones d'avant les Phanariotes. Tous les maux de la société étaient dus à ces Phanariotes: le despotisme et la peur régnaient dans les relations sociales et politiques, tandis que dans la sphère politique corrompue et instable l'intérêt personnel l'emportait sur l'intérêt général. L'époque phanariote a été une imposition étrangère du point de vue religieux, social, institutionnel, racial même, sur les sociétés médiévales chrétiennes autochtones. L'élément central de cette interprétation est basé sur la conviction de l'incompatibilité entre le christianisme et l'islamisme⁶. Mais le temps du changement était venu grâce aux quarante-huitards. Les Roumains devaient jeter les anciens habits et entrer dans la modernité européenne, la seule qui existât. Cette lutte entre les forces du passé et les forces du changement eût comme premier résultat une civilisation superficielle, une civilisation des «formes», idée unanime parmi les quarante-huitards.

¹ Maria TODOROVA, *Imagining the Balkans*, Oxford University Press, Oxford, 1997, p. 40.

² *Ibidem*, p. 3.

³ Pour Alexandru DUȚU, l'Europe avait toutes les caractéristiques d'un «modèle» culturel: un idéal normatif, une «idée-force», qui propose des modèles à assimiler, des exemples à imiter, des voies à suivre; un système idéologique; un schéma théorique, abstrait, autonome, qui fonctionne selon sa logique intérieure, même si l'image ne tient pas compte de toutes les données de la réalité occidentale (IDEM, *Cultura română în civilizația europeană modernă*, Minerva, București, 1978, p. 186).

⁴ Ștefan CAZIMIR, *Alfabetul de tranziție*, Cartea Românească, București, 1986.

⁵ Cf. le 7^e chapitre, «Realia: Qu'est-ce qu'il y a de hors texte?», in Maria TODOROVA, *op. cit.*

⁶ *Ibidem*, p. 162.